

**Hommage à Bernard de Tinguy  
(1927-2013)  
LA COPECHAGNIERE, le 8 septembre 2018.**

Monsieur le Maire,  
Monsieur le Curé,  
Monsieur le président départemental de l'UNC,  
Monsieur le président de la section locale,  
Messieurs les porte-drapeau,  
Mesdames et Messieurs,

La fidélité et le sens de la camaraderie sont à l'origine de la manifestation de ce jour. Faute d'avoir été informés en temps réel du décès de Bernard de Tinguy, les anciens combattants du secteur de La Copechanière-Chauché n'avaient pu l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure. C'est donc pour réparer une injustice qu'ils nous rassemblent aujourd'hui afin d'honorer la mémoire d'un Vendéen de courage et de mérite. Je les en remercie sincèrement car ils assurent ainsi une mission citoyenne, qui est celle du devoir de mémoire à l'égard de ceux qui ont combattu pour la Patrie.

La vie de Bernard de TINGUY débute dans la Vienne, à Vivonne, où il naît le 30 janvier 1927, au foyer de Pierre de Tinguy et de Marguerite de Gennes.

Pour la plupart des êtres humains confrontés à la guerre, celle-ci est un accélérateur de maturité. C'est le cas pour le jeune Bernard de Tinguy, Nantais replié en 1940 avec ses parents à Chauché, tout près de La Copechanière, où sa famille paternelle est ancrée ; son grand-père ayant été le maire de cette commune durant l'entre-deux guerres et sa famille possédant un domaine agricole à la Bénetière. L'adolescent se retrouve bien isolé dans ce village et dans ce contexte si particulier de la défaite française.



Pour s'occuper et venger son pays, il joue à la guerre avec sa collection de soldats de plombs, des centaines de figurines héritées de son père, qu'il dispose dans le salon, dont il occupe tout l'espace. A Chauché, madame de Tinguy et son fils sont voisins d'une réfugiée nantaise, habitant elle aussi avec un fils, Jean Rebillon ; celui-ci est invité à venir jouer avec Bernard, ou plutôt, à venir le voir jouer : « Il composait le tout amoureuxment et en grand stratège, avec un sens aigu du terrain et des mouvements de troupe [...] Rien à dire : l'armée française ne pouvait être que victorieuse. Elle se déployait invincible à travers les champs, les bois, les forêts, les villes et sur les collines reconstituées ». « Interdiction absolue de déplacer une seule pièce de cette mise en scène »...

Les conséquences de la guerre n'épargnèrent pas La Copechanière ; et dès le 20 mai 1940, le village était le théâtre d'une animation inhabituelle. En effet, 23 véhicules de toute nature (autos, camions, ambulances) y faisaient halte, soit près de 120 personnes et 80 000 litres de carburant et de gas-oil. C'était le personnel de la société Matesma et les familles des salariés, qui avaient quitté Valenciennes avec le directeur de l'entreprise, Bernard de Buor, un enfant du pays, apparenté à la famille de Tinguy. L'accueil de la population est chaleureux, et les réfugiés vont passer à la Copechanière toute la durée de la guerre. Cette arrivée imprévue d'éléments exogènes représente pour la commune, forte alors de 377 habitants et de 36 exploitations agricoles, un accroissement de population du tiers ; mais en échange de ces bouches à nourrir, des enfants à scolariser, l'entreprise Matesma s'investit à fond dans la vie locale, en réalisant intégralement les travaux de construction du terrain de sports, permettant ainsi aux jeunes de la commune de pratiquer le football et l'athlétisme. Autre partenariat concret, le parc de véhicule de Matesma sert aussi les intérêts des habitants, soit pour les véhiculer en urgence, soit par le ravitaillement des commerces locaux.

Un autre impact de la guerre sur la vie locale fut la captivité des soldats en Allemagne. 18 enfants de La Copechanière passèrent ainsi près de cinq ans derrière les barbelés. Agé de 15 ans, Bernard de Tinguy quitte alors Chauché. Il va à Nantes y poursuivre des études en comptabilité... Son statut d'étudiant lui permet de se livrer à des actions clandestines. « Il s'agissait pour moi de liaisons et de transmissions, également de renseignements » au sein du réseau du capitaine Franck Renaud, cela dès 1941 ». Franck Renaud, dit "Bernard", habitait le château de la Rairie, à Bazoges-en-Paillers ; il avait chargé d'organiser un réseau dans le canton de Saint-Fulgent.

Cet engagement dans la Résistance, Bernard de Tinguy le dissimule à sa mère, veuve en 1944, afin de ne pas lui nuire ni l'inquiéter. Il faut dire qu'entre 1942 et 1944, des troupes allemandes ont stationné à Chauché (notamment des Tchèques incorporés de force), certes au repos mais les gradés logeant chez l'habitant. Il faut reconnaître que ces éléments de troupe ne sont pas agressifs, et la cohabitation avec la population s'effectue dans l'indifférence réciproque... Un jour, un aumônier allemand se présente à l'église afin de pouvoir y célébrer la messe ; le curé l'autorise à la condition de ne pas utiliser l'autel principal ni de célébrer l'office en présence des paroissiens.

Le 28 août 1944, Bernard de Tinguy sort de l'anonymat et lâche ses études, en rejoignant les FFI. Il est incorporé au 1<sup>er</sup> bataillon du 93<sup>e</sup> RI, le régiment historique de La Roche-sur-Yon qui a été reconstitué pour amalgamer les FFI et les FFL. Bernard est versé dans la 1<sup>ère</sup> compagnie que commandent le lieutenant Amédée Bauer et le Lieutenant Jacques de L'Espinay. Le 11 septembre 1944, son brevet d'engagement dans les FFI est signé à Bazoges-en-Paillers par le capitaine Bernard. « J'avais d'autres états de service dans la Résistance antérieurs au 11 septembre 1944 ; c'est d'ailleurs la raison pour laquelle je me suis engagé si tard, puisque je servais par ailleurs »... Il est aussitôt affecté à la 1<sup>ère</sup> compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon du 93<sup>e</sup> RI. Le 17 septembre, la Vendée est libérée, l'armée allemande se repliant dans les poches de La Rochelle, Saint-Nazaire et Pornic.

Un matin à Chauché, on frappe à la porte de la maison Rebillon ; les habitants (le jeune Jean et sa mère) sont « face à un grand gaillard en uniforme. Bernard avait un peu grandi et l'adolescent avait laissé place à un jeune homme affirmé, dont le kaki de la tenue rehaussait davantage encore l'impression de force et de discipline, donnée par la prestance militaire ».



Le visiteur matinal tire de sa poche « un petit paquet plat » qui intrigue l'enfant : « Tiens, c'est pour toi : je l'ai amené à ton intention. Mange-le ». Devant l'ignorance du petit Jean, Bernard éclate de rire et lui explique que c'est là un cadeau de l'armée américaine : du *chewing-gum*...

Au sein du 93<sup>e</sup> RI, Bernard de Tinguy participe aux combats de la poche de Pornic le 24 octobre 1944. Mais son état sanitaire se dégrade ; il souffre d'abcès à répétition, ce qui l'envoie à l'infirmerie. Examiné par un médecin civil, il est renvoyé dans ses foyers en convalescence. A son retour au régiment, il est le témoin direct des conséquences concrètes de la décision gouvernementale d'homologuer les grades que les résistants s'étaient attribués ; « une belle pagaille » selon Bernard de Tinguy, qui racontera que « des officiers de réserve rappelés (...), pas du tout désireux de se battre, passaient leur temps à s'accrocher avec les ex-FFI. C'était à qui se mettrait du galon et le conserverait, bien souvent sans en avoir les capacités. Un panier de crabes... » La déception est rude pour cet idéaliste de l'engagement militaire : « Ayant un autre opinion de l'armée, j'ai demandé la résiliation de mon contrat, en prétextant ne pas avoir eu l'autorisation de ma mère (tutrice légale) pour m'engager ». Il s'ensuivit un échange peu réglementaire entre le commandant

de compagnie, « ex-adjutant devenu capitaine, mais n'ayant que des capacités de sous-lieutenant » (dixit), qui pose une condition : que le démissionnaire se rengage dès l'autorisation maternelle accordée, afin de ne pas être accusé de couvrir une désertion. Il faut dire qu'à la fin 1944, on constate un nombre important de défection chez les volontaires, environ 20 % pour les bataillons de Vendée.

Commentant ultérieurement cette période de la Libération, Bernard de Tinguy insistera sur le fait qu'« en 1944, l'époque était bien troublée ; il y eut de belles choses, mais aussi pas mal de pagailles et d'irrégularités ». Aussi espérait-il que « lorsque la prescription cinquantenaire concernant les archives militaires serait levée, les historiens pourr(aient) dévoiler pas mal de cafouillage et mettre la vérité au grand jour ». C'est un fait que la vérité historique est toujours longue à restituer...

« Mon intention était de rempiler dans l'arme et le corps de mon choix ». Le 2 février 1945, il se présente au bureau de recrutement de la 1<sup>ère</sup> Division de la France libre, à Poitiers. Cette unité est prestigieuse : placée sous les ordres du grand chef vendéen Jean de Lattre de Tassigny, elle s'est illustrée à Bir Hakeim, El Alamein, au Garigliano... La formation Bernard de Tinguy est courte : moins de deux semaines ! Le 15 février, il est envoyé dans les Vosges, et le 29 mars, il est affecté au 4<sup>e</sup> bataillon de marche, en partance pour le sud de la France, dans les Alpes maritimes, pour ce qu'on a appelé la « seconde bataille des Alpes ». A partir du 8 avril, Bernard de Tinguy participe aux opérations dans l'Authion, où son unité doit détruire un système fortifié de défense allemand perché à 2 000 mètres d'altitude et installé sur plusieurs pitons. Il se bat aussi dans la région de Sospel, au col de Brouis et à la cime du Bosc. Durant ces opérations, on dénombre 273 tués, 644 blessés et 7 disparus. Au lendemain de l'armistice, le 9 mai 1945, le 4<sup>e</sup> bataillon de marche est mis au repos à Antibes, puis à Meaux, avant de devenir le 2<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale.

La seconde guerre mondiale ayant ébranlé les empires coloniaux européens, voici qu'un vent de rébellion secoue l'Indochine... Bernard de Tinguy se porte volontaire. Il est embarqué à Marseille le 8 février 1946 et débarque à Saïgon le 6 mars. Son affectation est en zone Sud, en Cochinchine, au 43<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale. Il participe aux opérations d'élimination de la rébellion dans les régions de Camau, Soctiang, Bac Lieu, à partir de petites unités fluviales et de postes fixes en zone rurale. Bernard de Tinguy fait ensuite partie des renforts envoyés au Tonkin ; il débarque à Haïphong le 3 octobre et rejoint Hanoï le surlendemain. Affecté à la 3<sup>e</sup> compagnie du Bataillon porté du Groupement blindé du Tonkin, il y sert comme pointeur au canon de 75 mm sur half-track. A partir du 19 décembre 1946, il participe activement à la libération de Hanoï au cours de combats de rues particulièrement violents. Les appréciations de ses chefs mettent en avant sa vigueur, son travail, ses capacités de résistance, son allant, sa tenue irréprochable, son calme, sa pondération, son bon esprit, son sens de la discipline. Le 1<sup>er</sup> janvier 1947, Bernard de Tinguy est nommé 1<sup>ère</sup> classe.

Son bataillon sillonne le territoire, franchissant d'innombrables obstacles, ouvrant les routes sous le feu, assurant la sécurité des convois. La ville de Nam Dinh étant assiégée, un groupe de marche est constitué pour venir en renfort au 6<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale ; l'attaque est lancée le 8 mars 1947. Bernard de Tinguy se distingue à cette occasion : « Pointeur au canon d'assaut de 75 mm, remarquable par son calme et son sang-froid, le 11 mars 1947, lors du dégagement du quartier Ouest de Nam Dinh, son véhicule pris sous une grêle de balles, n'en a pas moins continué à pointer avec un grand calme, détruisant un à un tous les blockhaus rebelles, et permettant la capture d'un fusil-mitrailleur et de plus de dix fusils ». Il est grièvement blessé d'un éclat de bombe d'avion dans le cerveau, ainsi qu'à la cuisse et à l'avant-bras droit.

Au mois de mai, il est rapatrié, alors que son bataillon est dissous. Il est rayé des cadres pour infirmité le 11 décembre 1949, dans la catégorie des « grands invalides de guerre » (GIG), et il effectue sa convalescence à l'hôpital militaire Broussais de Nantes.

C'est alors que Bernard de Tinguy est sollicité pour faire valoir ses états de service passés dans la Résistance, afin de se voir décerner la carte de *combattant volontaire de la résistance* (CVR) ; mais le blessé qu'il est ne parvient pas à retrouver ses compagnons de clandestinité, connus à l'époque seulement sous un nom de guerre et demeurés anonymes ; par ailleurs, comme il l'avouera plus tard, « quand j'ai vu comment et par qui, et aussi dans quelles conditions, les attestations de Résistance, principalement des partis politiques en moyennant finance, cela m'a dégoûté, et j'ai préféré renoncer à quelques avantages et conserver mon honneur ».

Par décret du 10 mai 1951, Bernard de Tinguy se voit attribuer la Médaille militaire et la Croix de guerre des théâtres d'opérations extérieures avec palme. Installé à Nantes dans l'appartement hérité de ses parents, il adhère à la section locale de la Société nationale d'entraide de la Médaille militaire : il y est le premier militaire du rang à être admis en son sein. Soucieux d'honorer la mémoire de ses camarades tombés ou blessés comme lui en Indochine, Bernard de Tinguy rejoint l'association des Anciens d'Indochine, dont il est élu président départemental pour la Loire Atlantique. Le 16 juillet 1955, il est fait chevalier de la Légion d'honneur au titre des mutilés de guerre. En 1958, il se marie avec Marie-Thérèse Nicolas, qui lui donnera deux filles.

Tôt retraité des armes, Bernard de Tinguy en gardera toujours la nostalgie, regrettant (je le cite) « que des bouts de ferraille soient venus arrêter une carrière bien commencée ». Et c'est par la collection d'armes et d'équipements militaires, mais aussi par l'écriture et par le tir sportif, qu'il va compenser cet éloignement de l'institution militaire. En 1964, il publie en partenariat avec le conservateur du musée de la pierre à fusil une histoire de celle-ci, ouvrage réédité plusieurs fois et qui fait encore autorité. Au printemps 1966, il fonde l'association des Arquebusiers du Pays d'Ancenis. En parallèle, il s'investit dans le monde associatif combattant, notamment au sein de la Fédération nationale des prisonniers de guerre et grands invalides de guerre, dont il devient administrateur pour la Loire Atlantique et la Vendée.

Veuf en 2010 après cinquante-deux ans de mariage, diminué physiquement, il doit faire appel à une auxiliaire de vie. Le 23 juillet 2013, Bernard de Tinguy quittait ce monde. Il est inhumé dans ce cimetière, dans le carré familial paternel, auprès de ses parents et grands-parents.

En 1978, alors qu'on lui demandait de produire des états de service pour faire valoir ses droits, Bernard de Tinguy formulait un commentaire, qui vaut tous les discours, et qui sera ma conclusion :

« J'ai pour moi ma conscience et la satisfaction d'avoir servi où et quand il le fallait, avec honneur et dignité ».

Pour cela, nous lui rendons hommage aujourd'hui.

Claude VIGOUREUX  
Directeur de l'ONACVG 85